

Extrait de *La Quatrième orange*

© Régine Detambel

Avant et pendant les années mil neuf cent soixante-dix, nous étions pensionnaires dans une ville du nord de la France. Nous quitions, le dimanche soir, la maison de nos parents. Nous les retrouvions, le samedi suivant, avec la hâte d'aller de nouveau nous abriter dans notre chambre (parfois belle), en tout cas notre vraie, notre chambre originelle.

Alors les stalles alignées du dortoir étaient reléguées de l'autre côté de nos mémoires.

Le samedi, à onze heures trente, la Quatrième orange, classe des pensionnaires, était tout entière assise sur le trottoir. Onze heures passées, samedi, nos cartables contenaient de grands cahiers sales, à carreaux. Nos valises étaient pleines de linge, sale également, que nous n'avions pas su replier. Nous aurions pris soin d'un pantalon neuf, défroissé les manches de la blouse si elle avait senti bon. Mais ce linge de sept jours, une fois souillé, désormais malodorant, comme si l'entassement ajoutait encore au poison de la sueur et des excréctions honnêtes, ne s'était pas laissé ranger sans impatience. C'est notre pli, notre forme, notre allure, qui lui donnaient, au linge, des épis, et qui le rendaient, ce linge, de plus en plus rebelle. C'est pourquoi les valises semblaient toujours plus remplies au retour. Pourquoi nous avons l'air d'être assises sur une garde-robe en bouchon, le samedi, après onze heures, quand toute la Quatrième orange attendait sur le bord du trottoir.